

## TEXTES et PRÉFACES

### Le modèle

TEXTE de Sylvie Taussig, 1997

Je vais à l'atelier, tout en haut d'une grande montée un peu vieillotte, à gauche l'église : maison blanche, un garage à côté, une ruelle s'enfile sur la gauche de la maison. Tout est calme, les magasins ferment pour l'heure de midi. Je sonne, je donne mon nom, la porte s'ouvre, un fin déclic. Je pousse la porte d'une main, l'autre essayant vainement de rattraper dans l'épingle à cheveux les quelques mèches qui s'échappent mais elles ne se laissent pas faire. Je traverse le jardin, moins vite que j'ai monté la route : des visages familiers, statues de plâtre, nœuds aux troncs de l'arbre. J'entends aboyer les chiens : je pense, on me regarde.



« L'église sous la neige », 1976 – Janssem, huile sur toile, 130 x 195 cm -photo JF Parent

De part et d'autre de la pelouse parcourue de pierres blanches où je pose mes pieds hésitants, derrière le cerisier, le figuier qui donne des fruits si lourds, il y a des maisonnettes blanches pourvues de baies : l'une est mystérieuse, l'autre est la suite de l'atelier comportant un étage, peut-être une cave et des pièces en enfilade que l'on ne devine pas de l'extérieur.

Mais moi je sais que derrière le mur blanc de la maisonnette cachée fleurie de glycines il y a une ribambelle de chambrettes, des ateliers pour la gravure, pour les dessins, pour les archives d'affiches et de revues, pour des activités dont je ne sais rien.

Sur la droite, un masque improbable d'exotisme, c'est la première fois que je le remarque mais je ne jurerais pas qu'il n'y est pas depuis des mois, des années ! Car depuis des années les séances se succèdent, les saisons comme le temps s'arrêtent :

*Mais tu as encore grandi, toi !  
Tu as toujours l'air de tes quinze ans.  
Tu es de plus en plus grande.  
Quoi ? Tu n'as pas quinze ans, je croyais...*

Je frappe à la porte, un marteau en forme de gnome, un lutin qui ricane. Car je crois, je le sens, je suis attendue et la clef tourne dans la serrure. Pas un mot, sinon confus.

La grande pièce est blanche : normal pour un atelier.

Et même les grandes toiles très habitées sur le chevalet où elles attendent la dernière main, le peintre et sa mère grande et brune et maigre, le peintre, ses pinceaux, ses pots et ses chaises, le peintre et ses modèles, les modèles qui attendent, les modèles qui font le modèle, les modèles à la peau diaphane à force d'attendre que la toile s'achève, tout ce monde s'accommode fort bien du silence et des murs blancs...

Des bruits : il y a une démarche lente, un peu claudicante. Moi, je ne regarde pas.

Il fait le feu, le feu qu'il a préparé.

*Je sais faire le feu. C'est facile : je te dis mon secret.*

Je jette un regard sur les flammes avant de m'échapper pour faire le modèle, sans un coup d'œil au miroir. Et quand je rentre à la maison et que j'essaye ledit secret, cela ne marche pas.

Le feu me fascine, il triche parfois, un peu de térébenthine, mais c'est un secret de polichinelle. Ce n'est pas pour autant qu'elle tire, l'énorme cheminée qui souffle comme un bœuf, mais pour le geste.

Démarche lente et précipitée à la mesure de l'urgence du dessin. Chacun de son côté se prépare selon un rituel toujours recommencé. Un carton pour le papier Ingres, un carton qui semble dater d'il y a cinquante ans, le carton tout griffonné. Le papier date aussi : dessus il y a des taches jaunes, roses, de la peinture qui a coulé, du pastel écrasé par inadvertance ? La poupée pendue par le cou cassé rigole en montrant ses dents vertes et noires : ses lèvres, elle les a mangées. Le papier est prêt, avec ses fulgurances qui feront mon lit...



Séance de pose à l'atelier d'Issy-les-Mx près de la cheminée, 1999 – droits réservés

Moi immobile, les yeux dans le feu, j'écoute.

Il caresse le papier, la main tremble un peu, de précipitation :

ne pas se tromper de côté, trouver le grain, que le grain résiste au fusain. Il sera le petit pois dans le lit de la princesse qui n'est pas là pour dormir, mais elle s'offre. Heureusement le feu gronde.

Le papier doit être posé sur le carton, le chevalet déplacé plusieurs fois sur ses grosses pattes mal roulantes se stabilise : la bonne place est unique.

Silence : mais tout autour est la banlieue ; on entend des chiens qui aboient, proches ou lointains, les oiseaux au-dessus de la grande verrière là-haut, très haut, cette verrière qui dit quand il fait beau ou quand il pleut, la verrière en verre opaque qui diffuse sa lumière devenue artificielle sur un paysage mystérieux. Un paysage de pluie et de pré, rythmé par une bâtisse qui se dégingle en lézardes et dont le mur décrépi allonge son horizontale d'un bout à l'autre du tableau, sans qu'il y ait de paysan dans le pré. Sur la droite c'est l'Espagne : un taureau colossal déboule du fond de la route de terre, sur la droite ; il galope, il va écraser sur son passage les jeunes gens qui s'agrippent à la balustrade, les yeux perdus dans l'effroi. Il galope, et le feu ronfle.

Les masques regardent : ils n'ont pas peur, ils sont plutôt rigolos, tranquilles et pourtant déjà vieux, très abîmés. Sans doute n'ont-ils jamais autant ri, plus qu'à l'époque où ils faisaient le modèle, après une jeunesse passée en charivari à débouler du haut des ruelles et à jeter des confettis. Maintenant ils ont la paix, cela fait quinze ans, vingt ans qu'ils sont perdus là-haut ; il en vient toujours de nouveaux mais on ne s'occupe plus guère d'eux.



Masques et costumes de carnaval suspendus à la balustrade de l'atelier...  
photo : Ina mar

Pas plus qu'on ne s'occupe du vieux type avec son coq, et qui attend, attend, attend, grandes paluches et casquette fatiguée, qu'on s'occupe de lui...

Mais on s'occupe de moi, cela me rend très coquette, joueuse, et moi je regarde le feu. Le feu s'alanguit : à quoi pense-t-il ? il ne pense qu'à moi ! Le fusain se déplace sur le papier Ingres. Au début ce furent de longs tracés, légers et sûrs de soi, on les devine clairs et élancés.

*Tu as grandi encore, tu as de longues jambes.*

Le fusain s'anime : moi les yeux dans le feu. Mon épaule, le creux de mon ventre, je regarde le feu. Le fusain dit l'émotion. Et moi je sais au bruit qu'il fait, à l'intensité du silence de moi regardant dans le feu et sommeillant, de moi sentant la crampe gangrener mon côté, de moi tâchant de deviner quelle partie mord le fusain, si le dessin sera réussi. Je le sais avant lui, je sais ce que je donne, je sais ce qu'il prend.

Le fusain est en pleine action ; et bientôt il n'y a plus que le fond, les fleurs du tapis qui semblent fortuitement posées sur la chaise, le froncé d'un ruban rose et déchiré qui a jadis retenu la fine cotonnade à dentelles défuntées, mes petits cheveux qui ont définitivement renoncé à demeurer en place et dont je sens qu'ils frissonnent le long de mon cou. J'ai froid et la sueur coule. Et le feu, il oublie le feu, a-t-il seulement besoin de moi pour faire ça ! Je n'ai pas de termes assez violents pour exprimer ma jalousie : ça c'est le fond, c'est le ruban, c'est la fronce en dentelle de la robe à moitié estropiée, c'est -encore pire- les poils du tapis synthétique, naguère blanc, qui sont là depuis trente ans !

Le fusain tombe par terre : la gomme commence son travail, travail apparent de destruction, travail d'émergence des blancs, travail de relief. Le fusain se casse d'émotion, il roule sous la table à roulettes ex-desserte : Janssem peste, se penche pour le ramasser et prend au retour un pastel sec, pour une touche de couleur, l'unique touche de couleur du dessin correspondant à l'auréole qui irisait le papier blanc.

C'est bon signe, signe que le dessin est bon. Pour un mauvais dessin, pas de couleur, pas de signature non plus, la signature qu'il posera plus tard, à la fin de la séance tandis que je me rhabille, la collection de la demi-journée étendue sur le sol, trois fois moi allongée par terre, et plus du tout moi !

À croupetons il signe, une signature longue et nerveuse qui ressemble à mes bras, longs et maigres, à mes jambes, dessinées, à mes épaules qui saillent. Une signature incisive et caressant le papier.

*Les gens, ils veulent me donner des modèles tout maigres et tout moches. Quelle idée : j'aime quand c'est joli ! Et le bras, il est trop long, hein ? Bah, c'est joli quand c'est long !*

Après la gomme, après le pastel, c'est le chiffon : REPOS ! Nous sommes épuisés. Le feu est moribond : il était temps. Mais comme il a un secret...



« Sylvie », 1998 -dessin signé en bas à droite, titré au dos – 65 x 50 cm  
photo : Jean-Louis Losi



Séance de pose à l'atelier d'Issy-les-Mx près de la cheminée, 1999 – droits réservés

*J'ai un secret : tu vois, les hommes c'est tout en arc, les femmes c'est tout en rond.*

Ah oui, un secret !

Des bêtes formidables surmontent la cheminée : un être très long tout maigre tout filiforme ; un bonhomme gothique, voyageur muni de son bâton, pèlerin montrant le foyer qui flamboie ; un gros type à lèvres roses avec une couronne de Bacchus, une couronne de fruits défraîchis, et au-dessus la jeune fille et la mort, celle-là le teint diaphane de fleur fanée, les joues pâlement roses, sa ténébreuse compagne surgie d'un fond couleur de la nuit...

D'autres idoles encore, souvent grimaçantes, et quand elles sourient, le sourire en plâtre est crochu, c'est la vieillerie, c'est la parade fantastique et virevoltante de la foule polychrome qui mène la danse au-dessus du buffet Henri IV où attend une odalisque d'Ingres.

Les masques ont posé leurs masques tout au long de la balustrade en bois, plusieurs par barres de bois, à la va comme je te pousse, et leurs pèlerines d'arlequin attendent. Et l'autre en face avec sa chemise blanche et sa petite calotte, sa mine longue et ses fesses inexistantes (seulement rentrées ?) tend un épais flambeau de cire pour y voir clair...

Puis, je dois être celle de gauche, là celle de droite ensuite avec ses longs cheveux, non je ne mettrai pas de perruque, pas de costume d'arlequin, pas de chapeau de paille ! Est-ce que je porte jamais un chapeau de paille ?

*C'est joli quand c'est naturel.*

Ce serait un déguisement : c'est moi qui pose ! Sans doute mais derrière la ribambelle de pots, porcelaine fêlée, coupes d'Espagne, tessons improbables, j'aurais beau me chercher, rien à faire.

Là, à gauche, c'est moi, je le sais, un morceau tout à fait secret que nous partageons : mon pied, le creux de ma hanche, ma rotule ronde, mon cou long cherchant au-delà des apparences la forme de la danse, mes bras tellement maigres s'étirant vers les hauteurs où le secret se cache.

Dans la sainte famille, il s'est rajouté une moustache, on dirait pour rire : cela le fait rire ! Chaque fois un nouvel élément complète la totalité précédente.

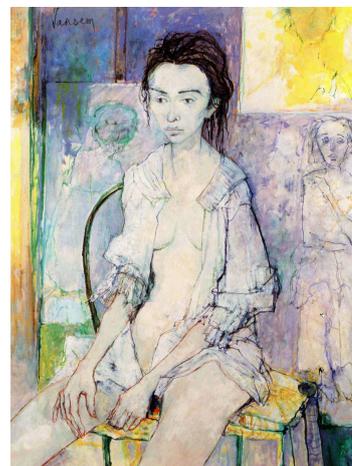
*Une moustache, puis une barbe, ils vont interpréter, les tire-lardons !*

Je ne le dirai pas !

Texte de Sylvie Taussig

publié sans illustration dans le catalogue de l'exposition « ATELIER » à la Galerie Matignon (Paris) du 7 mai au 15 juillet 1997

retranscrit et illustré avec l'aimable autorisation de Sylvie Taussig, modèle de Jansem entre 1985 et 2010



« Sylvie », 1992 – Jansem, huile sur toile, 162 x 97 cm – droits réservés